

Chef serv.		réd. chef		maq.		correct.		SdR	
------------	--	-----------	--	------	--	----------	--	-----	--

1562/Cult/Volodine

par Claude Arnaud

Des anges mineurs avait contribué, voici trois ans, à révéler au public l'univers très personnel d'Antoine Volodine. Couvert d'éloges et de prix (livre Inter, Wepler...), ce roman choral brillait comme la pointe immergée d'un iceberg dont se détache aujourd'hui, solitaire et brûlant, *Dondog*. Apocalyptique par son humanité même, quadrillé de camps et de cités fantômes, l'univers de Volodine affiche au premier abord des ressemblances avec l'ex-Empire du Mal. Réduits à une soumission quasi-métaphysique, les détenus qui le peuplent croient encore à la religion égalitaire, comme tant de victimes du communisme d'Etat. Pourtant, ce monde harassé ne relève que de lui-même. Temporalité, géographie, climat, tout ici est fictif ; la réalité a été génétiquement modifiée, la vie, cruellement hybridée : un *ennemi du peuple* peut se faire couper la tête et recommencer sa pitoyable existence ailleurs, quatre siècles durant, comme une chamane sibérienne perdre trente centimètres en un mois : la vie a si peu de prix qu'elle évoque une condamnation

Chef serv.		réd. chef		maq.		correct.		SdR	
------------	--	-----------	--	------	--	----------	--	-----	--

à mort, au sursis toujours renouvelé.

Véritables loques puantes, les *zeks* de Volodine sont en vérité tombés plus bas que les victimes “classiques” de la Kolyma. Qu'ils soient coréens, tchoukaves ou mongols, leur mémoire vive a été si laminée qu'ils ne se souviennent souvent ni de leur enfance, ni de leur patronyme, ni de l'aspect de celle qui, les ayant aimé dans une autre vie, revient s'offrir à eux avec une générosité bouleversante, avant de trahir ses liens avec la police du camp. Les plus mal lotis ? Les Ybürs, une minorité dont la langue a été bannie et à laquelle appartient le héros, Dondog Balbaïan. Dernier cercle des *untermensch* des camps, ces pauvres “blattes” ne parlant plus que l'argot des camps ne sont elles-mêmes pas toujours très blanc-bleu, certaines ayant collaboré au nettoyage ethnique des leurs : un monde-gigogne, où l'ennemi est toujours aussi intérieur...

Traumatisés par l'atroce réalisation de leur utopie, ces *zeks* encore menacés d'une rallonge kafkaïenne de peine s'évadent par le rêve ou la magie. Quand ils n'essayeraient pas de rassembler des lambeaux de souvenirs malheureux – leur instinct de survie ayant éradiqué les

Chef serv.		réd. chef		maq.		correct.		SdR	
------------	--	-----------	--	------	--	----------	--	-----	--

autres. Dondog seul semble avoir encore la force de se venger de ses délateurs, au sortir de décennies d'esclavage, mais sa mémoire n'a gardé que des noms sans visage, et la seule délivrance qu'il trouvera sera la mort...

On ressort effaré de ce roman, drôle à force d'horreurs, vivant au point de se réécrire en permanence, comme la mémoire ou le rêve. Les fantômes cruels de Raspoutine semblent avoir fécondé les cauchemars de Staline pour enfanter ce monde abhumain, splendide d'abjection. Quand enfin le narrateur sort de la page pour faire subir à *ses* détenus de nouveaux sévices – c'est son dernier pouvoir, il en profite -, changer leur nom, les synthétiser et les dédoubler, c'est au Jean Genet de *Pompes Funèbres* qu'on pense. Volodine, un jour, aura aussi des milliers de lecteurs.

Dondog, de Antoine Volodine (Le Seuil, 366 pages, 20 e)